

le magazine du campus de l'UNIL | le savoir vivant |

L'uniscope

ACTUALITÉS

Des biologistes étudient
des ombres communs.
Reportage (p. 4)

CAMPUS

Des Mystères en fête
à l'Anthropole (p. 11)

SAVOIRS

Un mémoire consacré
à Harry Potter (p. 15)

Chasse aux trésors chypriotes

De New York à Paris, Pauline Maillard, lauréate UNIL du concours «Ma thèse en 180 secondes», a ouvert les tiroirs des plus grands musées pour traquer une étrange statue. Une aventure que l'archéologue retracera lors de la finale suisse le 18 mai à Genève. (p. 6)

2 Espresso

Image du mois

TROIS CENTS PERSONNES ont participé le 8 avril au cinéma Capitole au vernissage de *Lausanne, promenades littéraires*, ouvrage coordonné par Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann.



RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK
www.facebook.com/unil.ch



F. Ducrest © UNIL

Entendu sur le campus

«Non mais tu te rends compte, mon prof m'a demandé de rédiger une partie théorique.»

Une étudiante en géosciences évoquant un travail qu'elle doit rendre prochainement.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en cheffe

Reportage passionnant en ouverture de *l'uniscope*. Notre journaliste a suivi des biologistes de l'UNIL à la sortie du lac de Thoune. Dans l'Aar, les scientifiques étudient les ombres communs, une population en déclin depuis la fin des années 80.

Elle a remporté le concours UNIL de «Ma thèse en 180 secondes» grâce à une présentation énergique de son enquête pour retrouver une statuette vieille de 2400 ans. Pauline Maillard méritait donc bien un beau portrait dans *l'uniscope*. On y découvre une femme passionnée et déterminée. Place ensuite à un article qui évoque la thèse de Renaud Marquis. Le chercheur ouvre de nouvelles perspectives de recherche sur la maladie de Parkinson.

Mai, c'est la saison des Mystères de l'UNIL, dont le thème cette année est la mémoire. Pour leur douzième édition, les portes ouvertes

de l'Université déménagent en grande partie à l'Anthropole dans le cadre du trentième anniversaire du bâtiment le plus emblématique du campus. Suit une rencontre avec le sociologue Joan Stavo-Debauge, chercheur FNS senior à l'UNIL, autour d'une question d'actualité : quelle place dans nos sociétés sécularisées pour des visions religieuses intégristes qui contestent la notion même de sécularisme ?

Changement de registre avec un mémoire consacré à un jeune sorcier. «J'ai beaucoup aimé lire *Harry Potter*. Et je me suis toujours dit que ce n'étaient pas

Les uns les autres



F. Imhof © UNIL

JULIA SANTIAGO CUELLAR, professeure assistante en prétitularisation conditionnelle au Département de biologie moléculaire végétale, a reçu un prix et une bourse récompensant ses travaux de jeune chercheuse spécialisée dans l'analyse structurale et la biochimie des plantes. La Société américaine de biologie végétale lui a décerné l'«Early Career Award» 2017 et le Conseil européen de la recherche un «ERC Starting Grant» doté d'1,5 million d'euros. Le directeur du Département d'écologie et évolution Laurent Keller bénéficie quant à lui d'un «ERC Advanced Grant» à hauteur de 2,5 millions d'euros pour ses travaux sur les fourmis.

Petite astuce

L'IDÉE DE GAGNER UN MASSAGE ASSIS OU DES REPAS «FOURCHETTE VERTE» VOUS SÉDUIT-ELLE? Alors participez au concours de slogans organisé par Accueil santé dans le cadre de la campagne nationale de l'Office fédéral de la santé. Le but : sensibiliser le public aux risques de la consommation problématique d'alcool et inciter à se poser la question de la quantité à ne pas dépasser. La campagne aura lieu du 11 au 21 mai dans toute la Suisse. Les trois vainqueurs verront leurs créations mises en valeur sur différents supports, comme des affiches ou les réseaux sociaux. **Participation jusqu'au 30 avril.** sloganconcours@unil.ch

Campus durable

VOUS AVEZ DES QUESTIONS OU DES IDÉES EN LIEN AVEC LA DURABILITÉ À L'UNIL?

Tous les mardis, les responsables du dicastère «Durabilité et campus» vous attendent dans le Foyer du Théâtre La Grange de Dorigny, de 12h à 13h30. Cette rencontre constitue l'occasion d'échanger, voire de construire un projet concret, avec Nelly Niwa, Delphine Douçot et Julien Meillard, ainsi qu'avec le vice-recteur Benoît Frund. Ces rencontres ouvertes à tous s'inscrivent dans le cadre de «U Change – Initiatives étudiantes vers un développement durable». www.unil.ch/durable



D. Spring © UNIL

simplement des livres pour enfants. Il y avait quelque chose d'autre», explique Laetitia Donoso Sapin, étudiante en anglais.

L'interview du mois est dédiée à Michael Kinzer, qui est à la tête du Service de la culture de Lausanne depuis début 2017. L'homme évoque entre autres les rapports entre l'UNIL et la ville. Un sujet sur le Graduate Campus clôt ce numéro de *l'uniscope*. L'un de ses buts consiste à accompagner les jeunes chercheurs vers la réussite professionnelle, que ce soit dans le monde académique ou en dehors.

Lu dans la presse

«Le numérique, on s'y adapte ou on le subit!»

Yannick Rochat de la section des sciences du langage et de l'information, dans un article publié dans le journal *La Région Nord vaudois* du 4 avril consacré aux Numerik games.

Le chiffre

431 Le nombre d'abonnés au compte Instagram @studentsunil, le 19 avril. Ouverte depuis fin mars et tenue par des étudiants, cette page propose leur regard sur le campus et la vie universitaire.

Terra academica

CE LIVRE DU PROFESSEUR PETER UTZ (SECTION D'ALLEMAND)

est passionnant pour qui veut comprendre la Suisse depuis un point de vue romand minoritaire (et tourné vers la France) mais qui partage avec les autres littératures helvétiques tant d'éléments politiques, historiques et culturels. Telle la culture de la catastrophe. Avec de multiples exemples littéraires, l'auteur pose des questions comme: «Qu'arrive-t-il à ceux auxquels il n'arrive rien?» ou «A quel prix et avec quel argent la Suisse a-t-elle payé sa place au balcon?»... La littérature anticipe et décrit la catastrophe de la manière dont le pays construit celle-ci (pourquoi l'avalanche, l'éboulement, l'incendie et non le tremblement de terre? qu'en est-il de la vision punitive de la Bible, de la solidarité confédérale, de la notion de progrès-désastre en lui-même? etc.) mais critique aussi ces représentations et foment ses propres fins du monde. La création a partie liée avec les catastrophes réelles et imaginaires, intimes et cosmiques à la fois.

Peter Utz, *Culture de la catastrophe. Les littératures suisses face aux cataclysmes*. Editions Zoé



BRÈVES



8 JUIN 2017 – DOUX MIEL ET CRUELS POISONS

On nous parle des pesticides qui tuent les abeilles mais n'avons-nous pas été quelque peu intoxiqués par les messages trop alarmistes des médias? Quelles seraient les conséquences si les abeilles disparaissaient? Comment devraient se comporter le consommateur et le jardinier par rapport aux pollinisateurs? Que puis-je faire, moi, en tant qu'individu? Rencontre avec un apiculteur et un chercheur pour une remise en contexte. Événement exclusif réservé aux membres du Réseau ALUMNIL. Programme et inscription sur le Portail ALUMNIL: www.unil.ch/alumnil.

A BICYCLETTE

Bike to Work reprend du service. L'édition 2017 s'étendra cette année sur les mois de mai et juin. Pour participer à la campagne et tenter de gagner l'un des prix, parmi lesquels des deux-roues flambants neufs ou des voyages, il suffit de former des équipes de quatre cyclistes et se rendre sur le campus le plus souvent à vélo. Les équipes de deux ou trois personnes sont aussi admises, mais ne prendront pas part au tirage au sort. Inscriptions jusqu'au 30 avril.

Toutes les informations sur unil.ch/mobilite.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR WILLIAM



Pour sa deuxième édition, le Lausanne Shakespeare Festival monte en puissance, avec un nombre doublé de spectacles et d'ateliers. Entre le 19 et le 21 mai, le Théâtre La Grange de Dorigny

accueillera *King/Lear* par la Sun & Moon Company, *Roméo et Juliette* par la Cie Venado, *Le Songe d'une nuit d'été* par la Cie T-âtre IBonillo, *Will* par la Will & Compagnie, et *Hamlet* par la compagnie Les Batteurs de Pavés, nommée cette année pour le Prix du théâtre suisse.

Programme et infos: lausanneshakes.com

A la fin de l'hiver, des ombres communs viennent se reproduire dans l'Aar à la sortie du lac de Thoune. Reportage avec des biologistes de l'UNIL qui étudient la génétique et la démographie de cette population de poissons en déclin depuis la fin des années 80.

Qui est le meilleur papa?

Mélanie Affentranger

« Si un pêcheur avait attrapé cet ombre, ce serait le poisson de sa vie! » plaisante Claus Wedekind, professeur au Département d'écologie et évolution (DEE), en tenant délicatement un mâle étincelant de près d'1,2 kilo dans ses mains.

Pêchés la veille, huit ombres communs, dont une femelle, ont passé la nuit dans deux cages immergées dans l'eau de l'Aar, à la sortie du lac de Thoune. De début mars à début avril, cette espèce de salmonidés se regroupe à pour se reproduire. En toile de fond, le soleil se lève sur les Alpes bernoises.

A l'étroit sur une petite plateforme surplombant la rivière, les quatre chercheurs de l'UNIL, un garde-pêche et un biologiste du canton de Berne préparent le matériel nécessaire à la récolte d'échantillons. Les premiers mâles sont sortis de la cage puis transvasés dans un bac d'anesthésiant. Ils passent ensuite tour à tour dans les mains des experts alignés en rang d'oignons.

Le poisson est d'abord pesé et mesuré. Les rayons de croissance visibles sur les écailles prélevées permettront de déterminer l'âge. Le garde-pêche appuie ensuite délicatement sur le ventre de l'animal pour récolter le sperme. Les branchies s'ouvrent et se ferment lentement tandis que le poisson arrive dans les mains de Lucas Marques da Cunha, en dernière année de thèse au DEE. « Nous prélevons un petit bout de nageoire pour effectuer des tests ADN. » Une photographie permettra de mesurer précisément la taille et la couleur de chaque spécimen à l'ordinateur.

Sauvage ou captif

David Nusbaumer et Lucas Marques da Cunha, doctorants en biologie, mènent une étude pour comprendre si le sperme des mâles sauvages est génétiquement supérieur à celui des animaux élevés en pisciculture. « Ces derniers subissent



Lucas Marques da Cunha, doctorant au DEE, prélève un échantillon d'ADN sur la nageoire d'un ombre. Le poisson est ensuite relâché. F. Ducrest © UNIL

une sélection naturelle réduite puisqu'ils ne sont confrontés ni aux pollutions, ni aux prédateurs, explique Lucas Marques da Cunha. En théorie, les progénitures des mâles sauvages devraient donc être plus résistantes. »

Une tente blanche montée à proximité du lieu de pêche sert de laboratoire de terrain. David

Nusbaumer transfère le sperme dans de très fines pailles. Son collègue prépare l'azote liquide qui servira à congeler les échantillons à -196 °C. Pour tester leur hypothèse, les deux chercheurs avaient fécondé, en 2016, les œufs de six femelles captives avec la semence des deux types de mâles, sauvages et captifs. La substance séminale récoltée aujourd'hui



L'effet du sperme des ombres sauvages sera comparé à celui des mâles élevés en captivité. F. Ducrest © UNIL



De début mars à début avril, les ombres viennent se reproduire dans l'Aar, à la sortie du lac de Thoune. Un laboratoire de terrain (tente blanche) est installé par les biologistes de l'UNIL. F. Ducrest © UNIL



Avant d'être étudiés, les poissons restent quelques minutes dans de l'eau contenant un anesthésiant. F. Ducrest © UNIL

servira à réitérer l'expérience avec des femelles sauvages.

Les larves seront soumises à un facteur de stress, par exemple un micropolluant, puis les doctorants analyseront leur croissance, leur taux de mortalité et leur comportement en réaction à des stimuli comme la lumière. L'interprétation des milliers de données récoltées permettra de déterminer quel père, sauvage ou captif, produit la descendance la plus résistante et la mieux adaptée à son environnement.

En déclin

Un bateau de l'inspection de la pêche du canton s'amarré à proximité de la tente. « Ils sont inquiets », note Claus Wedekind. Durant cette saison de reproduction, seuls environ trente ombres ont été échantillonnés ici, contre plus d'une centaine habituellement. Le professeur collabore avec les autorités bernoises depuis

des années afin de comprendre pourquoi cette population, pourtant protégée, décline. En étudiant les données récoltées depuis 1948, il a découvert que, depuis la fin des années 80, le sex-ratio (rapport entre la proportion de mâles et de femelles) avait drastiquement changé, passant d'environ 60 % à 85 % de mâles. « Soit une substance présente dans l'environnement influence la détermination du sexe chez les poissons et favorise la création de mâles, soit quelque chose tue les femelles. »

Pour tester la première hypothèse, son équipe a élevé des ombres en laboratoire. Les embryons ont été exposés à différents taux d'œstrogène synthétique. Une fois éliminée par l'organisme humain, cette hormone, communément utilisée dans la fabrication de pilules contraceptives, se retrouve dans les eaux usées. Les analyses réalisées à l'UNIL ont révélé que la molécule s'avérait toxique à des concentrations très basses, identiques à celles trouvées dans la nature.

« Normalement, un mâle a des chromosomes sexuels XY, explique le spécialiste en biologie évolutive. Or certains d'entre eux, à cause de l'œstrogène, ont développé des œufs et se sont donc transformés, du point de vue morphologique, en femelles. » Lorsque cette femelle XY s'accouple avec un mâle XY, trois cas de figure sont possibles : le bébé a des chromosomes soit XX (femelle), soit XY (mâle), soit YY (mâle également). Dans deux tiers des cas, les descendants sont donc de sexe masculin. Ainsi de suite. « C'est contre-intuitif mais une féminisation des poissons peut créer un surplus de mâles. »

Claus Wedekind avance également une autre hypothèse pour expliquer ce déséquilibre du sex-ratio. « La température de l'eau à cet endroit précis a augmenté de 1,5 °C en quarante ans. Il se pourrait donc que les femelles soient plus sensibles au réchauffement climatique et survivent moins que les mâles. »

« J'ai l'impression d'être dans une casserole en ébullition »

Déterminée, passionnée, Pauline Maillard convainc là où elle passe. D'une base militaire chypriote aux tiroirs poussiéreux du British Museum à Londres, la lauréate UNIL de « Ma thèse en 180 secondes » nous emmène sur les traces d'une statuette vieille de 2400 ans.

Mélanie Affentranger

« **L**e soldat qui me suivait avec sa *Kalach*? Je lui ai dit que je ramassais des escargots pour qu'il me laisse tranquille... » Durant ses week-ends libres, Pauline Maillard a scruté chaque lopin de terre bordant le lac salé de la ville moderne de Larnaca (Chypre), en quête de morceaux de statuettes en argile. Le sanctuaire féminin de l'antique royaume de Kition, qu'elle étudie dans le cadre de sa thèse, se trouvait là, quelque part, elle en était persuadée. Elle avait vu juste.

« Je savais qu'ils réaménageaient le sentier de jogging autour du lac et que de la terre avait été retournée. Réflexe d'archéologue, j'ai foncé! explique la doctorante à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité (IASA). De nombreux fragments en terre cuite trouvés sur un espace restreint m'ont permis de confirmer que le lieu sacré se situait bien plus au sud que ce qu'on pensait, sous la base militaire. »

Chasseuse de trésors

Le 16 mars dernier, la Vaudoise a présenté sa recherche et remporté l'édition lausannoise du concours de vulgarisation scientifique « Ma thèse en 180 secondes » (voir encadré). Un petit bout de femme, sûre d'elle et pleine d'audace, qui a séduit l'audience en trois minutes chrono, gagnant simultanément le premier prix du jury (1000 fr.) et le prix du public (500 fr.).

On imagine aisément toute la difficulté qu'a pu représenter cet exercice pour quelqu'un d'aussi loquace. « Moi qui imaginai naïvement qu'une présentation aussi courte serait facile à préparer », souffle-t-elle.

Intarissable, Pauline Maillard évoque une recherche « tentaculaire », fruit d'une rencontre avec celui qui deviendra son codirecteur de thèse, Antoine Hermay, professeur à

l'Université d'Aix-Marseille. « Il avait repéré des statuettes représentant une déesse dans plusieurs musées et pensait qu'elles pouvaient venir des salines de Kition. » La mission initiale : retrouver un maximum de ces objets pour créer un catalogue complet et prouver leur provenance avec certitude.

La doctorante commence à traquer cette antiquité dans les musées du monde entier : au Louvre (Paris), au Metropolitan Museum (New York), à Copenhague, à Istanbul et même... à la Riponne. « Au British Museum à Londres on m'a ouvert des tiroirs restés clos depuis des décennies et remplis de ces statues. Des centaines! Certaines portaient encore des cristaux de sel sur leur surface. »

Ici, partout

Les archives montrent que des diplomates américains, anglais et français étaient stationnés à Chypre vers 1850 et envoyaient des antiquités aux musées « pour arrondir leurs fins de mois ». La chercheuse dévoile des lettres et croquis réalisés à l'encre de Chine par ces archéologues amateurs afin de vendre leurs trouvailles. La fameuse statue apparaît à plusieurs reprises.

Parallèlement, elle étudie des listes d'objets entrant dans les musées à cette époque et de ventes aux enchères archéologiques. Un travail de fourmi qui lui permettra de retrouver et d'analyser plus de 700 de ces figurines qui avaient été dispersées dans le monde entier il y a 150 ans. « Il y en a partout! J'en trouverai encore sur mon lit de mort », plaisante-t-elle. Le type d'argile, les cristaux de sel et les inscriptions « Larnaca » présentes sur certains objets lui permettent aujourd'hui d'affirmer avec certitude que la collection provient des bords du lac salé de Kition.

Enquêter, toujours plus

La chercheuse, interpellée par l'iconographie de ces statuettes, continue ses investigations.

La femme taillée dans l'argile arbore une singulière coiffe en roseaux tressés. Des enfants l'accompagnent parfois. Et quand elle tient un nourrisson dans les bras, il s'agit systématiquement d'un garçon. Pour Pauline Maillard, des attributs aussi caractéristiques sont forcément liés à un culte, spécifique lui aussi. De plus, toutes les statues, environ 2000 à l'origine, sont fabriquées par un même atelier durant une période assez courte du milieu du IV^e siècle av. J.-C.

La scientifique s'intéresse alors à l'histoire du puissant royaume de Kition. La meilleure source : le monnayage. Elle découvre qu'à l'époque où les statues sont déposées dans le sanctuaire, des problèmes de transitions dynastiques apparaissent. En témoignent les irrégularités dans la frappe des monnaies repérées par une chercheuse chypriote. « Le roi n'a pas d'héritier et c'est un chef militaire qui lui succède », explique Pauline Maillard.

Quelques centaines de mètres au sud du sanctuaire féminin se trouve un autre lieu de culte dont les inscriptions indiquent que des pères et des grands-pères aristocrates venaient y demander la protection du dieu sur leur fils ou petit-fils. « Je pose l'hypothèse que ma déesse a joué le même rôle : celui de protéger la descendance, en l'occurrence la lignée mâle. Peut-être l'héritier du trône. »

Choisir son camp

Aujourd'hui, la doctorante en archéologie chypriote tente d'obtenir des financements pour terminer sa thèse avec pour envie de continuer sur la voie académique. « J'adore la recherche, le bouillonnement. J'ai l'impression d'être dans une casserole en ébullition. »

A 28 ans, déterminée mais réaliste sur la précarité de la relève académique, elle n'exclut aucune autre voie. Depuis 2009, la chercheuse donne bénévolement des cours de français à des femmes migrantes analphabètes. « Tu vois, maintenant il faut choisir son camp,



L'archéologue Pauline Maillard participera à la finale suisse de « Ma thèse en 180 secondes » le 18 mai à Genève. F. Imhof © UNIL

on ne peut plus rester sans rien faire », lui avait dit son père, éducateur spécialisé et militant de gauche, au soir de la votation sur les minarets. Peu après, Pauline Maillard s'était investie dans le milieu associatif et dans la formation pour adultes. Une activité dans laquelle elle se verrait volontiers évoluer.

« Dans tous les cas, je continuerai à faire de l'archéologie, même si je n'arrive pas à en vivre. Tant que je peux faire des fouilles et des études de mobilier quelques mois par année... » Enfant, sa voie est déjà toute tracée : elle sera archéologue. « J'ai toujours été curieuse de comprendre comment les gens vivaient avant. Ce qu'ils faisaient, ce qu'ils mangeaient. » Son grand-père maternel, pasteur à Neuchâtel, n'est pas étranger à cet intérêt pour le monde ancien. « Son dada, c'était l'histoire d'Israël et du Proche-Orient, il m'en parlait souvent. »

« Y a pas moyen »

A l'école secondaire à Vevey, elle apprend le grec ancien, qu'elle doit abandonner au gymnase. « J'étais la seule, ils ont refusé d'ouvrir une classe pour moi ! J'ai détesté cette période, un passage obligé pour aller à l'université et faire ce que je voulais. »

Elle achève un Master en sciences de l'Antiquité (orientation archéologie classique) en

2012 et obtient le prix de la faculté pour son mémoire, qui fera prochainement l'objet d'une publication. Un travail consacré à l'étude de statuettes en terre cuite provenant d'un sanctuaire d'Athéna situé à Erétrie, près d'Athènes. Grâce au soutien de Karl Reber, son codirecteur de thèse lausannois, elle continue à analyser le mobilier sur place afin de « garder un

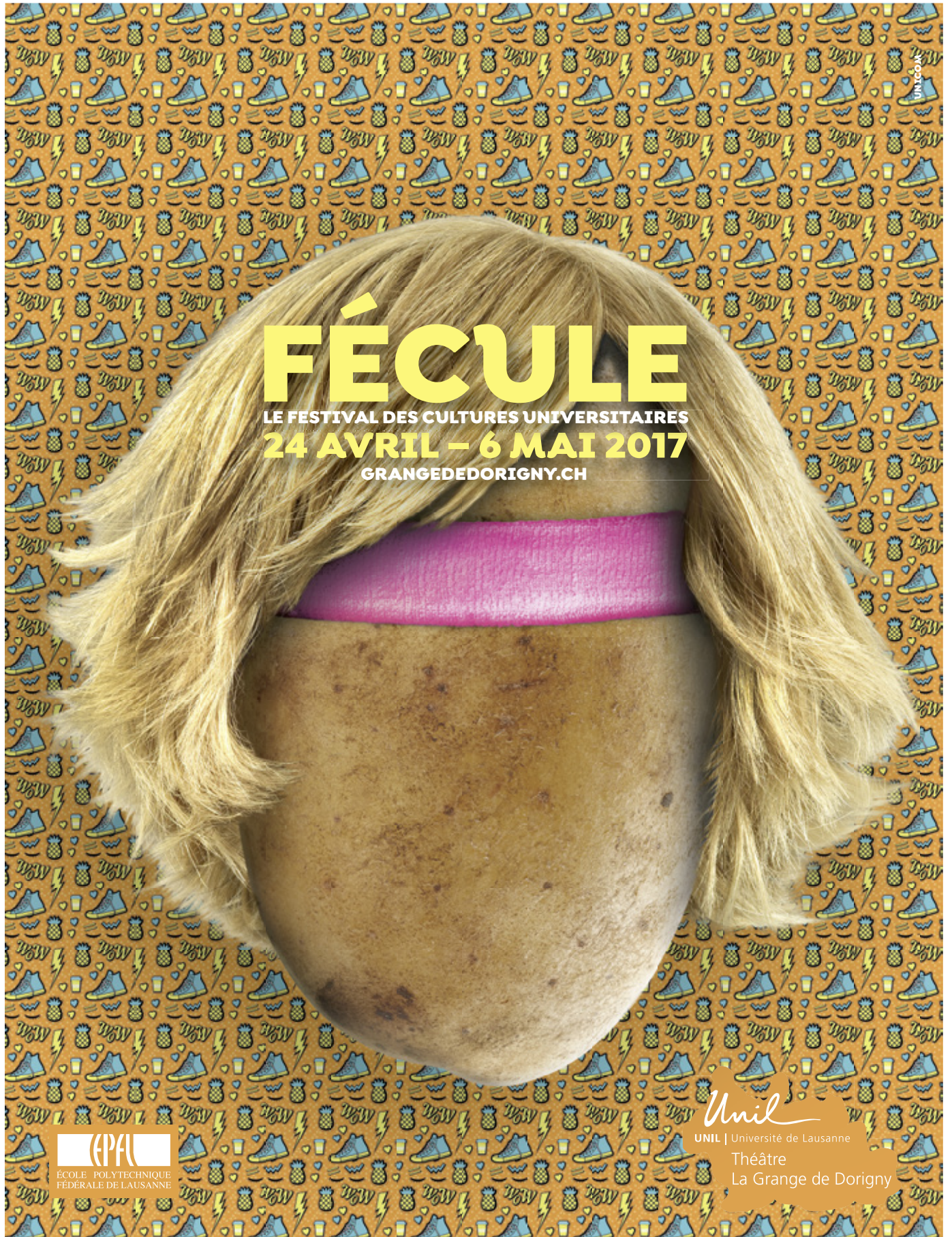
lien avec le monde grec ». Parallèlement, elle retourne chaque année quelques semaines sur un autre site de Kition pour effectuer des fouilles avec une mission française de l'Université de Lyon. « Même si c'est un casse-tête lorsque l'on a un fils de 15 mois, j'y tiens. C'est ma bouffée d'oxygène. »

TIC TAC

Pour la seconde année consécutive, l'UNIL a participé au concours de vulgarisation scientifique « Ma thèse en 180 secondes » (MT 180). Lors de la finale lausannoise le 16 mars, treize doctorants issus de toutes les facultés ont présenté leurs travaux devant plus de 300 personnes. Un exercice périlleux puisque seules trois minutes et une diapositive étaient à leur disposition pour évoquer des années de recherche de manière claire, convaincante et ludique. « Synthétiser, vulgariser, prendre la parole devant un public de profanes... Ce concours offre aux doctorants la possibilité de développer des compétences transversales », explique Mélanie Bosson, responsable de MT 180 à l'UNIL et adjointe au dicastère « Carrières et société » (*lire également page 19*).

Les trois lauréats de l'édition lausannoise, Pauline Maillard (lettres), Rachel Cordonier (HEC) et Sevan Pearson (SSP), représenteront l'UNIL lors de la finale suisse le 18 mai à l'Université de Genève. Ils affronteront les gagnants des concours réalisés dans les autres universités romandes. La finale internationale 2017 aura lieu à Liège (Belgique) le 28 septembre.

 unil.ch/doctoriales



FÉCULE

LE FESTIVAL DES CULTURES UNIVERSITAIRES

24 AVRIL – 6 MAI 2017

GRANGEDORIGNY.CH

EPFL
ÉCOLE POLYTECHNIQUE
FÉDÉRALE DE LAUSANNE

Unil
UNIL | Université de Lausanne
Théâtre
La Grange de Dorigny

Parkinson ou quand l'information neuronale s'éparpille

Dans le cadre de la thèse qu'il achève à la Faculté de biologie et de médecine sur parkinson, Renaud Marquis ouvre des perspectives de recherche sur la maladie neurodégénérative.

David Trotta

Presque tous les gestes effectués par l'homme sont commandés par le cerveau. Lever le petit doigt signifie envoyer un signal depuis le cortex, le faire transiter par les structures profondes puis le retourner à l'expéditeur. L'information est ensuite transmise à la moelle épinière, qui active les muscles. L'ordre passe ainsi par des chemins précis et active des zones définies. Or, dans le cas de la maladie de Parkinson, de récentes recherches montrent que l'information s'éparpille. C'est ce qu'a pu tester Renaud Marquis, doctorant FBM, dans une thèse réalisée au Laboratoire de recherche en neuro-imagerie du CHUV, sous la supervision du professeur Bogdan Draganski.

« Les recherches initiales ont été menées sur des souris et des singes par des scientifiques israéliens. Ils ont montré une perte de la ségrégation de l'information chez ces animaux à qui ils ont injecté une neurotoxine pour reproduire la maladie. Un modèle que nous venons de tester pour la première fois sur des patients atteints de parkinson. » Grande première donc puisque, comme le souligne le doctorant, l'homme est en réalité le seul animal à développer cette pathologie neurodégénérative, la seconde la plus importante après alzheimer.

Ganglions de la base

L'hypothèse testée consistait à montrer la perte de la ségrégation dans les régions sous-corticales, à la base du cerveau, où se trouve notamment la substance noire productrice de dopamine. En somme, certains groupes de neurones situés dans les régions profondes devraient être activés pour répondre à des ordres précis, ce que les chercheurs appellent la spécificité neuronale. « Nous ne savons malheureusement pas à quoi est dû ce fait, mais nous espérons que ce constat ouvrira de nouvelles perspectives de recherche. »

Pour valider ces théories, Renaud Marquis a utilisé l'imagerie par résonance magnétique (IRM), une technique non invasive. « Nous

avons demandé aux participants d'effectuer des gestes, comme bouger le bras ou la jambe, ce qu'un groupe de personnes saines, non atteintes par parkinson, faisaient également. L'IRM a permis d'établir par la suite des valeurs chiffrées, qui confirment la perte de spécificité neuronale chez les malades. » En outre, le groupe des patients a réalisé le test à

Renaud Marquis. Le doctorant cite ensuite la rigidité, soit un état de tension musculaire extrême, ainsi qu'une posture caractéristique des malades courbés vers l'avant.

Contrairement aux idées reçues, les tremblements d'un individu au repos ne sont en réalité que l'un des trois autres symptômes



Une fois sa thèse défendue, Renaud Marquis entamera un postdoc à l'Université de Genève. F. Imhof © UNIL

deux reprises. Une fois après prise de médicaments dopaminergiques, qui garantissent donc les neurotransmissions, et une fois sans. « Les résultats confirment le rôle de la dopamine dans la spécificité neuronale. »

James Parkinson

La maladie de Parkinson doit son nom à l'Anglais James Parkinson. En 1817, il y a précisément 200 ans, le médecin publiait un essai qui fera référence, détaillant avec précision les caractéristiques de la pathologie. « Pour que le diagnostic soit établi, les patients doivent présenter au moins deux symptômes moteurs, parmi lesquels la bradykinésie », nom scientifique pour la lenteur du mouvement, précise

moteurs additionnels venant confirmer le diagnostic. « Les gens s'y réfèrent souvent quand ils décrivent la maladie, certainement parce qu'il s'agit du signe le plus visible. » Selon le doctorant, leur évolution au cours de la maladie est différente des trois autres critères. « Il n'y a pas de corrélation entre les tremblements et les autres troubles moteurs. Ils peuvent stagner alors que les trois autres s'aggravent. Ils répondent aussi moins bien aux traitements médicamenteux. »

Parce que les causes en sont encore aujourd'hui largement méconnues, la maladie de Parkinson ne se guérit pas. Les thérapies existantes visent à en ralentir la progression ou en atténuer les symptômes.

ARRIVERAS-TU
À RETROUVER LA MÉMOIRE ?

LES
MYSTÈRES
DE
L'UNIL
2017

20 ET
21 MAI
PORTES
OUVERTES

UNICOM

ARRÊT MI : UNIL-DORIGNY
MYSTERES.CH

24heures

• L a u s a n n e • •

Société
Académique
Vaudoise

Unil
UNIL | Université de Lausanne

L'UNIL se réjouit de recevoir 2000 écoliers vaudois et le grand public lors de la douzième édition des portes ouvertes qui se déroulent, en majeure partie à l'Anthropole, du 18 au 21 mai sur le thème de la mémoire.

Une édition qui déménage

Francine Zambano

Les Mystères de l'UNIL auront lieu entre le 18 et le 21 mai avec une grande première. « Enthousiaste, la Faculté des lettres nous a invités à organiser les portes ouvertes à l'Anthropole à l'occasion des célébrations du trentième anniversaire du bâtiment », explique Diego Salvadore, chef de projet. La plupart des trente-cinq ateliers de cette douzième édition seront donc élaborés dans l'édifice le plus emblématique de l'UNIL. Les cours auront lieu en même temps : mille mômes aux milieu de centaines d'étudiants, un sacré challenge et ambiance garantie.

Une dizaine d'autres activités se dérouleront à l'Amphipôle et au Biophore. Le thème de cette douzième édition ? La mémoire. « Elle se prête relativement bien à la pluridisciplinarité », explique Nicolas Schaffter, médiateur scientifique en sciences humaines et sociales. On va de la mémoire immatérielle jusqu'à la mémoire comme objet qui se conserve telle l'archive par exemple. » Tim Brüttsch, médiateur scientifique en biologie et psychologie, poursuit : « Nous pensons souvent à la mémoire humaine, nous avons des ateliers

là-dessus, mais il y a aussi la mémoire de la terre, c'est quelque chose qui est très diversifié. » Le Musée de géologie participe cette année, et une scientifique du CHUV, Sandie Ackermann, montrera comment entraîner sa mémoire de travail en jouant.

Côté recherche, un travail scientifique portant sur la mémoire va être entrepris par les sociologues du Pôle de recherche national LIVES. Les doctorants vont poser cette question aux visiteurs : « Parmi les grands événements passés en Suisse et dans le monde, lesquels vous ont le plus frappés ? »

Etudiants en herbe

« Il y aura au moins trois classes de 5-8 ans du canton de Vaud, en plus du public normal. Plusieurs animations toucheront les plus petits », explique Nicolas Schaffter, qui annonce un atelier amusant pour comprendre le phénomène hippie. Les enfants à partir de 8 ans pourront fabriquer de vrais colliers, les plus jeunes auront le loisir de s'occuper avec des dessins aux motifs ethniques. De son côté, Yves Erard, de la Faculté des lettres, propose avec Phonocolor.ch une méthode

d'apprentissage du français basé sur les formes qui représentent les syllabes, les sons de la langue. Il vise les écoles primaires, car sa technique est particulièrement efficace pour cette tranche d'âge. Son atelier sera basé sur cette approche.

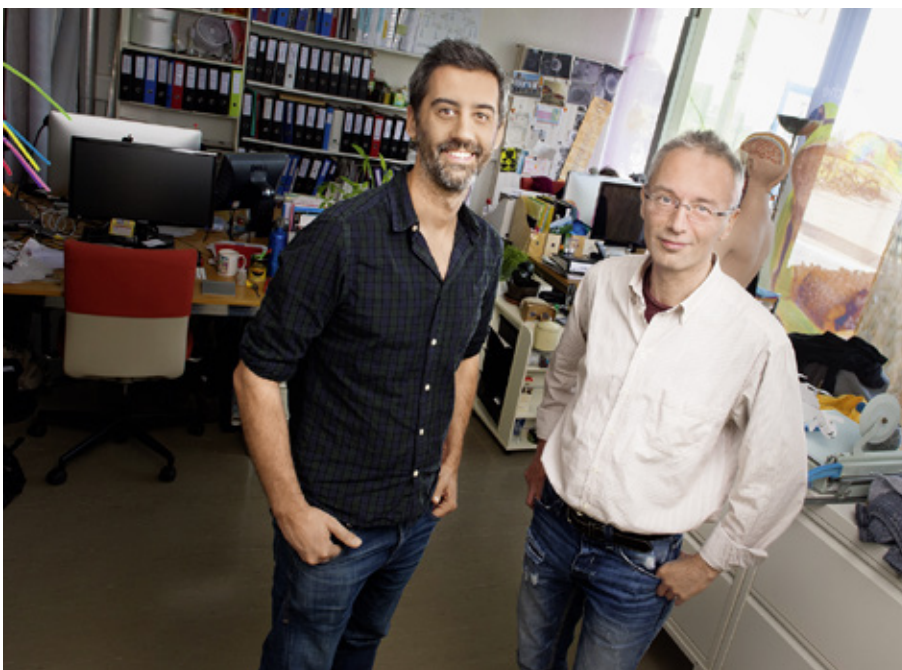
Autre nouveauté ? L'UNIL en herbe. « L'idée est de mettre sur pied une université des enfants en leur proposant une quinzaine de cours de 5 à 10 minutes donnés en live par des professeurs de lettres et de théologie sur le thème des Mystères », lance Nicolas Schaffter. Cinq conférences filmées mettront en scène des enseignants d'autres facultés.

La professeure Danielle Chaperon se produira en direct avec une conférence intitulée « Le théâtre de la mémoire ». « Les enfants se demandent toujours comment les comédiens font pour retenir par cœur autant de textes, c'est une énigme pour eux. » La difficulté de cet exercice ? « Le format, très court. L'autre contrainte, c'est la thématique : il faut tout de même que ce ne soit pas trop artificiel. Je me suis dit qu'en dix minutes le plus important, c'est de raconter une histoire et qu'elle soit hypercohérente. »

La quête, ou fil rouge, est composée par les deux médiateurs, David Bouvier, spécialiste d'histoire ancienne, et Olivier Thévenaz, MER en latin. L'intrigue ? Homère et Ovide, piliers de la mémoire culturelle de nos civilisations, perdent la mémoire dans des conditions rocambolesques. Leurs mots se dispersent et se retrouvent portés par le vent partout dans l'île d'Anthropole.

Aux visiteurs d'essayer de reconstituer la parole des deux poètes... ou d'en créer une nouvelle.

LES MYSTÈRES DE L'UNIL
18 et 19 mai : écoles vaudoises
20 et 21 mai : grand public



Tim Brüttsch et Nicolas Schaffter, les deux médiateurs scientifiques des Mystères de l'UNIL. F. Imhof © UNIL

Programme complet sur
mysteres.ch

Rencontre avec le sociologue Joan Stavo-Debauge, chercheur FNS senior à l'UNIL, autour d'une question d'actualité: quelle place dans nos sociétés sécularisées pour des visions religieuses intégristes qui contestent la notion même de sécularisme?

Trop ou pas assez de religion ?

Nadine Richon

Depuis une quinzaine d'années, des intellectuels comme Charles Taylor, Bruno Latour ou encore Jürgen Habermas, sensibles au caractère multiculturel avéré des sociétés démocratiques, en sont venus à prêter une oreille bienveillante à un discours philosophique développé par des penseurs eux-mêmes très proches de mouvements religieux résolus à donner de la voix sur des questions qui rencontraient pourtant jusqu'ici un certain consensus, comme l'enseignement de la théorie de l'évolution, l'égalité des sexes et des sexualités, le mariage pour tous, le droit à l'avortement ou encore l'adoption ouverte aux couples homosexuels...

Jusqu'où aller dans la libération d'une parole religieuse confinée par la modernité sinon dans le privé du moins dans des pratiques sociales qui ne venaient pas empiéter sur les choix politiques démocratiquement validés? Pour le sociologue Joan Stavo-Debauge, engagé depuis plusieurs années sur des recherches dans ce domaine, il faut veiller à ne pas faire du fondamentalisme religieux «la mesure de l'hospitalité de l'espace public et politique». Selon lui, un penseur authentique comme Habermas pêche par naïveté lorsqu'il demande d'inclure dans les processus politiques des voix religieuses, dont certaines s'opposent par ailleurs ouvertement à des consensus politiques et sociaux patiemment élaborés. Nos sociétés libérales seront-elles jamais assez libérales et accueillantes aux yeux des intégristes qui dénoncent précisément le libéralisme politique?

Joan Stavo-Debauge, peut-on critiquer le sécularisme?

En Europe, le sécularisme est un fait. Il y a bien un déclin global du religieux, qui se poursuit comme une tendance forte. Mais l'anthropologue américain Talal Asad prétend déconstruire le sécularisme en l'assimilant au colonialisme et à l'impérialisme. La première traduction française de l'un de ses textes a été publiée en 2015 par la revue *Multitudes*, associée à la gauche radicale. Cette critique innocente la religion et installe la catégorie



Joan Stavo-Debauge constate une grande bienveillance sociale envers la parole religieuse, y compris intégraliste, sexiste et inégalitaire. F. Imhof © UNIL

d'islamophobie dans le monde intellectuel; il est difficile de ne pas la lire comme une conjuration du traumatisme du 11 septembre et de la « guerre contre la terreur » lancée par George W. Bush. Dans cette critique, la violence ne pouvait venir que du sécularisme lui-même, mais aussi de la théorie politique libérale, revivifiée par le philosophe américain John Rawls. En 2015, la revue *Tracés* publie en France un dossier sur une ancienne étudiante de Talal Asad, Saba Mahmood, dont le livre *Politique de la piété* prétendait redéfinir le féminisme à partir de l'expérience de femmes égyptiennes piétistes qui revendiquent la soumission à un islam intégraliste

liant étroitement la croyance intérieure et son extériorisation corporelle et rituelle, l'une ne pouvant pas aller sans l'autre. Saba Mahmood développe un discours où la « puissance d'agir » ne consiste plus à s'émanciper mais à « habiter la norme », ce qui donne lieu à un bien curieux féminisme, où la docilité devient une vertu!

Vous décrivez une lutte pour inscrire dans le débat public – parfois violemment – ces perspectives religieuses absolues...

Je l'ai étudiée dans mon livre sur les mouvements protestants d'obédience évangélique,



Le loup dans la bergerie, sous-titré «Le fondamentalisme chrétien à l'assaut de l'espace public». Cet ouvrage est issu d'une recherche codirigée par Laurence Kaufmann et Philippe Gonzalez, à la Faculté des SSP (Institut des sciences sociales). J'aime bien rappeler qu'il a été publié par une maison d'édition protestante à Genève, Labor et Fides. Aux Etats-Unis, les évangéliques se sont infiltrés dans le débat public à coups de controverses suscitées sur l'évolution, le réchauffement climatique, les droits des homosexuels et en se présentant comme des sujets incapables de parler un langage différent de celui qui leur est dicté par Dieu lui-même. Habermas a imprudemment relayé cette fiction en postulant au cœur

de sociétés contemporaines pourtant très ouvertes un « monolinguisme » qui empêcherait ces gens de participer aux débats citoyens, accréditant ainsi l'hypothèse d'une discrimination à l'intérieur d'un libéralisme politique jamais assez libéral, en quelque sorte, jamais assez inclusif. Pourtant, on a du mal à considérer le philosophe Nicholas Wolterstorff, par exemple, comme un pur « monolingue », un « citoyen intégraliste » incapable de s'exprimer autrement que dans sa langue religieuse...

Vous estimez que l'élection de Donald Trump témoigne de la victoire et de l'échec de ces fondamentalistes ?

Trump est arrivé à un moment de grand désarroi chez les évangéliques blancs, qui lui ont accordé plus de voix qu'à aucun autre candidat, même Bush avant lui. Ils ont engagé de gros moyens financiers et médiatiques pour le soutenir. Mais c'est aussi un échec car ils ont ainsi dû se contenter d'un New-Yorkais libertin totalement imprévisible qui n'incarne pas précisément les valeurs religieuses portées par ces fondamentalistes, qui se fantasment en hérauts de l'Amérique profonde.

Au-delà des intégristes, vous décelez aussi une forme d'inconfort chez les modérés...

Oui, car la parole religieuse ne va plus de soi, et c'est le point de départ d'une recherche que nous venons de lancer à l'UNIL avec Philippe Gonzalez et Marta Roca i Escoda comme requérants principaux. Nous visons à décrire et à expliquer les « embarras » qui affectent les énonciations des différents acteurs religieux dans les arènes publiques (radiophoniques dans la première étape de notre enquête). Comment font-ils ou tentent-ils de faire valoir leur autorité sur des sujets de controverse (dont ils sont l'objet et/ou qu'ils provoquent) ? Contrairement à ce que sous-entend Habermas, les convictions religieuses n'entrent pas intactes dans le registre de l'opinion. L'espace politique moderne ne peut pas exempter leur expression de la nécessité de débattre dans une arène changeante et transsubjective, où l'opinion s'exprime à la première personne. Or la foi prend un grand risque à se dire sur le mode de l'opinion...

Les croyants raisonnables sont-ils assez clairs envers les extrémistes issus de leurs traditions ?

Il y a d'une manière générale des gens (croyants ou non) qui expriment une bienveillance envers les lieux communs du post-sécularisme : dire que l'espace public n'est pas assez hospitalier envers les religions, que la laïcité est intolérante, insister sur l'hégémonie du marché en lien avec une perte de solidarité, y associer le supposé vide spirituel dans la modernité. Il faut noter une déférence sociale à tout ce qui se pare du vernis religieux, alors même que la pratique se raréfie. Certains y voient une manière de rendre le monde plus solidaire, en oubliant que le modèle religieux, la charité, la théologie de la libération, la démocratie chrétienne, tout cela a déjà été essayé. Habermas, qui s'inquiète à juste titre des « vies gâchées », estime qu'il est possible de récupérer l'énergie et les ressources éthiques des religions pour motiver les citoyens à s'occuper des vulnérabilités. Dans ce contexte, je dirais que beaucoup de croyants sous-estiment en effet la virulence et le danger des extrémistes qui en profitent pour distiller leur vision du monde sexiste, inégalitaire, hiérarchique voire théocratique. Dans le domaine académique, il ne faudrait pas oublier non plus que les biblistes, archéologues et historiens des religions sont les premiers visés par les intégristes, qui se sentent menacés par l'étude historique et la critique génétique des textes religieux.

Encore un projet en route ?

Un livre collectif avec Florence Bergeaud-Blackler, chercheuse au CNRS, sur les stratégies et contextes ayant permis aux versions intégralistes des religions de faire leur retour. Nous avons contacté des spécialistes francophones. Certains préfèrent ne pas se risquer dans ce projet mais d'autres nous rejoignent. Un précédent ouvrage que j'ai codirigé, *Quel âge postséculier ?* (Editions de l'EHESS), tentait déjà de retracer les origines des théories postséculières, et j'ai pu élaborer ce travail au bénéfice d'une bourse Marie Curie à l'Université catholique de Louvain, ce qui est bon aussi à souligner.

ARRIVERAS-TU
À RETROUVER LA MÉMOIRE ?

LES
MYSTÈRES
DE
L'UNIL
2017

20 ET
21 MAI
PORTES
OUVERTES

UNICOM

ARRÊT MI : UNIL-DORIGNY
MYSTERES.CH

24heures

• L a u s a n n e • •

Société
Académique
Vaudoise

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Voldemort, le diable et Hitler

Laetitia Donoso Sapin, étudiante en anglais, consacre un mémoire de master aux descentes en enfer dans la saga littéraire *Harry Potter*.

David Trotta

« J'ai beaucoup aimé lire *Harry Potter*. Et je me suis toujours dit que ce n'étaient pas simplement des livres pour enfants. Il y avait quelque chose d'autre. » Laetitia Donoso Sapin justifie ainsi le choix du travail de master qu'elle réalise à la section d'anglais. Ce qui la convainc ? « Un cours donné par la professeure Rachel Falconer. Elle a notamment consacré un livre à la thématique des descentes aux enfers dans la littérature. J'ai eu la confirmation que la saga de J. K. Rowling avait une dimension plus importante. »

Dès lors, l'étudiante se lance sur le parcours des personnages principaux, le jeune magicien et le Prince des Ténèbres. Positionnés aux extrémités de l'échelle entre le bien et le mal, tous deux ont pourtant emprunté des chemins similaires.

Des choix fondamentaux

Au cours de la saga, le grand méchant opère deux descentes majeures. La première se concrétise quand il tente de tuer le jeune

Harry, encore un bambin, dans le premier épisode. Le sort de mort se retournant contre lui, Voldemort est plongé dans un état proche de l'anéantissement qui durera plus de dix ans. La seconde démarre quand, après avoir repris forme humaine et retrouvé une large partie de ses pouvoirs, le Mage Noir part à la recherche de la baguette de Sureau, la plus puissante au monde. Quête au terme de laquelle il finira par être détruit.

« Les deux personnages opèrent des choix différents, ce qui les distingue radicalement. Une des caractéristiques du thème des descentes aux enfers consiste en ce qu'un individu apprend de ses erreurs et sort grandi des épreuves. » Dans le cas du héros donc, Harry tire des leçons et se dirige vers la lumière. « Même au moment du combat final, il se penche vers Voldemort, l'appelle par son prénom humain, Tom, et tente de le remettre sur le droit chemin. »

Religieux et nazisme

Dans le cadre de son travail, Laetitia Donoso s'est aussi intéressée aux aspects religieux qui traversent la série. Par exemple la figure de Dieu, incarnée par le directeur Albus

Dumbledore dans *Les reliques de la mort*. « On peut surtout faire le parallèle entre Voldemort et le diable. Avant la dernière bataille, quand il essaie une nouvelle fois de tuer Harry, il n'a plus une seule once d'humanité. » Lord Voldemort prend les traits du Malin, pour qui seule la destruction compte. « Ce qui est renforcé par les images telles que la clairière, le feu et la forêt, des éléments récurrents en littérature pour souligner une descente aux enfers. »

En face, le héros fait pour sa part office de Messie. Il se sacrifie pour la communauté, se rend sans essayer de se défendre. « Il est toutefois intéressant de noter que l'auteure a décidé de le rendre profondément humain. Harry Potter est petit, maigre, il porte des lunettes et n'est pas très doué à l'école. Elle lui attribue aussi des défauts, comme la colère et une arrogance occasionnelle. »

L'étudiante fait également une comparaison entre le régime que tente d'imposer Voldemort et celui d'Adolf Hitler. Similitudes nombreuses, certaines sont bien plus évidentes que d'autres. « Lord Voldemort est obsédé par la pureté du sang alors qu'un de ses parents n'était pas sorcier. Ce qui était le cas d'Hitler, lui-même n'étant pas aryen. Il s'amuse aussi à torturer les Moldus, ceux qui n'ont pas de pouvoirs magiques donc, à l'image des persécutions des nazis. » Restent encore par exemple les jeunesses hitlériennes que Rowling reproduit dans *L'ordre du Phénix*. La professeure Dolores Ombrage tente alors de prendre le contrôle de l'école de magie en édictant un nombre très important de décrets au nom du Ministère. Pour l'aider dans sa mission elle s'entoure d'étudiants, à la tête desquels se trouve Drago Malfoy, grand ennemi de Harry. « Dans l'ultime épisode s'opère enfin une sorte de contrôle sur la société dès le plus jeune âge. C'est une période au cours de laquelle personne ne se fait confiance, tout le monde craint d'être dénoncé. »



Laetitia Donoso a débuté en janvier la rédaction de son mémoire consacré au Mage Noir ainsi qu'au héros de la saga *Harry Potter*.
F. Imhof © UNIL

« Les relations avec l'Université sont

Michael Kinzer a repris les rôles du Service de la culture de Lausanne début 2017. Parmi les dossiers auxquels il va s'atteler, certains touchent autant la Ville que l'UNIL.

David Trotta

Nommé par la Ville de Lausanne, l'ancien directeur du Festival de la Cité a pris ses fonctions de chef du Service de la culture au 1^{er} janvier. Michael Kinzer, qui a aussi notamment occupé les postes de programmateur de la salle fribourgeoise Fri-Son et de coordinateur général de la programmation à Expo.02, devra échanger tant avec des acteurs traditionnels qu'avec des partenaires tels que l'UNIL.

Le public lausannois vous connaît notamment en tant que directeur du Festival de la Cité. Pourquoi vous être dirigé vers le Service de la culture, mission qui semble bien différente de la fonction que vous occupiez avant ?

Michael Kinzer : Je travaille depuis deux décennies dans le milieu culturel, à la direction de différents projets permanents ou événementiels, qu'il s'agisse d'un festival ou d'une manifestation ponctuelle comme Expo.02. En dirigeant un projet culturel, les interactions avec les autorités publiques sont permanentes. Je trouve très important de concevoir son travail, mais aussi la culture en général, de façon transversale. Comprendre le contexte, saisir qu'elle bénéficie d'un soutien, mais qu'une subvention n'est pas un dû. Comprendre aussi le rôle que joue la culture pour la collectivité. Ce parcours m'a amené, dans un rapport d'intérêt de longue date, à la politique culturelle. C'est une forme d'aboutissement d'arriver dans une position où on peut toujours agir au bénéfice de la culture et de la collectivité, mais de l'autre côté de la barrière. Cette fonction, qui répond évidemment de la vision de la Municipalité, est un trait d'union entre le politique et le terrain.

Précisément, quelle est la politique de la Ville et quel est son rôle dans le domaine culturel ?

Elle doit d'abord stimuler la création dans tous les domaines artistiques et dans tous les secteurs. Elle accompagne les artistes dans leurs premiers cheminements, dans l'irrigation de la base, par exemple en soutien des écoles de musique, en initiant les jeunes aux différentes formes d'art et à la pratique. La Ville soutient de façon plus directe les plus

talentueux dans leur développement, en favorisant aussi leur accès aux lieux de diffusion et de travail, en leur fournissant enfin un potentiel institutionnel et d'excellence. Le message clé est de donner envie aux artistes d'habiter et de travailler dans la ville.

Offrir un cadre favorable pour la création.

C'est l'un des aspects. Mais il s'agit aussi pour la Ville de favoriser l'accès du public à la culture et démocratiser l'art au sens large du terme. Inciter les gens à la découverte, leur rendre accessibles des formes qui ne le seraient pas sans subventions, proposer une offre gratuite pour faciliter l'accès aux personnes dans une situation précaire. Vient encore la question du rayonnement, inhérent au développement des villes. D'autant plus aujourd'hui, à une époque où elles doivent se positionner en tant que pôles forts, urbains, concurrentiels, autant en termes d'attractivité du lieu de vie que de promotion du tourisme. Lausanne a une tradition forte d'excellence depuis plusieurs décennies, notamment avec ses quatre dites grandes institutions que sont l'Opéra de Lausanne, le Théâtre de Vidy, l'Orchestre de chambre et le Ballet Béjart. Elles stimulent l'ensemble de la scène artistique et la tirent vers le haut.

Votre parcours est-il un atout pour ce nouveau rôle ?

Très certainement. Si je devais avoir une ambition personnelle, ce serait de mettre mon expérience au service aussi bien de la scène culturelle que de la stratégie politique. La connaissance du terrain favorise les relations complices avec les directions des institutions et avec les différents acteurs culturels. Elle permet un échange plus direct sans doute.

Vous avez commencé par un tour d'horizon de la culture, une sorte d'évaluation. Pourquoi ?

Il est essentiel de pouvoir évaluer l'existant pour mieux concevoir une évolution. Arriver

à cette fonction avec des idées préconçues, avec une envie de remodeler une offre ou une politique en croyant déjà les connaître serait faire fausse route. Les fondements et les valeurs d'une scène culturelle sont toujours plus complexes qu'on ne le croit. C'est en rencontrant ses différents acteurs, en comprenant les forces et difficultés qu'on peut en saisir la réalité et le potentiel.

Quels efforts doit faire une ville pour rester attractive et inspirante ?

Différentes démarches selon que nous nous adressons aux artistes, à la population ou aux touristes. Les objectifs ne sont pas les mêmes suivant la catégorie à laquelle nous nous adressons. Du côté des artistes, une ville a ce rôle d'accompagnateur dont nous avons parlé. Améliorer leurs conditions cadres de travail est un défi permanent. La réflexion est plus large sur la population. Elle s'opère en termes d'équilibre et de complémentarité de l'offre

ainsi que de son accessibilité. Quant au lien avec le tourisme, nous nous trouvons aujourd'hui dans une réalité passablement changée, notamment avec la chute

« Cette fonction est un trait d'union entre le politique et le terrain. »

des prix des vols. Le potentiel touristique d'une ville culturelle est davantage lié aux *city breakers*, ces personnes qui multiplient les sorties urbaines de quelques jours. Au-delà d'une richesse culturelle continue, l'offre doit ainsi être événementielle, pertinente, et s'inscrire dans une concurrence mondiale ou en tout cas européenne. Elle doit disposer d'arguments forts pour convaincre les gens de venir cette fois-ci à Lausanne plutôt qu'à Barcelone, Glasgow ou Cracovie.

Concernant les relations avec l'UNIL, comment votre service et vous-même percevez-vous la haute école ?

Elle est évidemment un pôle d'excellence au niveau de la formation. Mais c'est aussi un acteur culturel, partenaire régulier du Service de la culture ainsi que des organisateurs de la ville. L'Université propose un certain nombre d'événements en lien avec son rôle de formation, de recherche, de réflexion, qui

un bénéfice pour la scène culturelle »



Michael Kinzer souhaite mettre son expérience au service aussi bien de la scène culturelle que de la stratégie politique de Lausanne. F.Imhof © UNIL

est un champ important de la culture. L'UNIL donne un éclairage, un contrepoint, un approfondissement sur les réflexions suscitées par les corpus culturels bruts.

Un partenariat a d'ailleurs été passé en 2014 autour du Fonds des arts plastiques (FAP). Il est censé déboucher sur une publication cette année. Où en est ce dossier ?

Cette collaboration forte avait été initiée dans un intérêt pour notre service de mieux connaître sa collection d'art. Une telle connaissance nous permettra de valoriser intelligemment cette collection dans le futur. Le rapprochement a aussi permis à des dizaines d'étudiants d'examiner cette collection. Ils ont pu se confronter à la matérialité des œuvres et produire un discours critique. Une publication verra effectivement le jour cet automne, avec de nombreux textes écrits par des étudiants comme par des historiens de l'art souvent issus de l'UNIL. Elle sera vernie en lien avec

une exposition s'inscrivant dans le cadre du jubilé du FAP, qui fête cette année ses 50 ans.

D'autres collaborations se multiplient. Récemment une soirée spéciale autour du documentaire *Demain*, ou encore un livre sur les promenades littéraires.

Ce sont de bons exemples. Les relations avec l'Université sont un bénéfice pour la scène culturelle, pour l'exploration autant que pour l'interaction, mais aussi pour les étudiants. Ce dynamisme insufflé par l'UNIL propose un programme culturel complémentaire, un regard particulier sur une offre existante. Les collaborations avec les théâtres par exemple permettent des discussions croisées entre artistes, scientifiques et universitaires. C'est un approfondissement proposé au public, étudiant ou simplement intéressé culturellement, qui l'encourage à aller plus loin dans sa compréhension ou son appréhension de la culture.

Le lien entre science et culture n'est pas forcément évident. Pourtant il marche.

C'est la preuve qu'en insufflant de l'envie et du dynamisme on arrive à cultiver les points communs en termes de réflexion et d'accompagnement. Dès lors que les collaborations sont de l'ordre de l'organique, avec un intérêt prononcé des différentes parties et en lien avec leurs spécificités respectives, la plus-value est importante. Les croisements peuvent aboutir à de nouvelles formes, de nouvelles intentions, de nouvelles idées, voire de nouvelles techniques artistiques. Ce qui s'inscrit dans une recherche fondamentale de l'évolution culturelle.

Animations & DJ

Massages

run24 DORIGNY

Avec la participation de **pastec.ch**

**RUN
EAT
SLEEP
REPEAT**

2-3 JUIN 2017

24 heures de course relais en équipe (2 à 10 personnes)
Nouveau: course relais de 4 h pour enfants et adultes

run24dorigny.ch

Evénements **by** Sports Universitaires Lausanne

MIGROS **francois** **REDA** **BP** **ORLINE** **PLANET** **YOSSEMI** **LE GRUYÈRE** **swissmilk**

Un nouveau soutien pour la relève scientifique

Le 27 avril, l'UNIL inaugure son Graduate Campus. Cette structure offre de l'information et du soutien aux doctorants et aux postdoctorants. L'un de ses buts consiste à accompagner les jeunes chercheurs vers la réussite professionnelle, dans le monde académique ou en dehors.

David Spring

Aujourd'hui, l'UNIL compte environ 2170 doctorants et 450 postdoctorants. En croissance, cette relève scientifique constitue un public aux besoins particuliers. Ces jeunes chercheurs possèdent souvent des statuts hybrides, parfois précaires. Spécialisés, ils sont déjà engagés dans leur carrière et

côté. Selon les questions posées, les chercheurs seront redirigés rapidement vers les instances ad hoc.

En prime, le Graduate Campus offre plusieurs formations ciblées. A l'exemple des ateliers existants « Bien démarrer sa thèse » et « Préparer sa soutenance », conçus pour les doctorants. De plus, « nous aidons ces derniers à

docteur en anthropologie donne notamment le cours « Postuler pour une carrière non académique » aux postdoctorants, un public qu'elle connaît bien. Ainsi, le Graduate Campus représente un lieu d'écoute et de partage d'expériences entre pairs pour la relève scientifique. « Nous souhaitons briser l'isolement que ressentent certains chercheurs en leur montrant qu'ils ont des collègues qui se posent les mêmes questions », avance Benjamin Rudaz. Ce sentiment touche davantage les postdoctorants, qui proviennent en majorité d'autres universités.

Dans son portefeuille, le Graduate Campus propose un atelier consacré à la supervision, qui implique 850 personnes dans le corps enseignant. Ce n'est pas un secret : des tensions naissent parfois entre les doctorants et leurs directeurs de thèse. Ce cours, conçu comme un échange, permet d'éclaircir le rôle de chacun. L'occasion également de mettre en valeur la *Charte du doctorat* de l'UNIL, un document de référence.

Si la nouvelle entité se penche sur les compétences transversales, tout ce qui touche à la recherche elle-même reste du domaine des facultés et de leurs programmes doctoraux, auxquels 97% des premiers concernés ont accès. Ce taux élevé répond aux exigences du Plan stratégique 2012-2016 de l'UNIL.

Enfin, le Graduate Campus a pour mission de collecter, centraliser et produire des informations, des statistiques et de bonnes pratiques afin de les partager plus largement. Ainsi une enquête sur les sources de financement des doctorants va être lancée cette année. D'autres vont suivre. A la lumière des résultats obtenus et des retours d'expérience, l'offre de la structure s'adaptera pour répondre aux besoins d'un public en permanente évolution.

Vernissage le 27 avril à 18h, Anthropole 1031.
Inscription : www.unil.ch/discoverunil/vernissage-du-graduate-campus

www.unil.ch/graduatecampus



Benjamin Rudaz et Mélanie Bosson, collaborateurs du nouveau Graduate Campus (dicastère Carrières et société).
F. Imhof © UNIL

ont besoin de ce fait de conseils personnalisés. Destiné à répondre à ces attentes, le Graduate Campus ouvre ses portes à Unicentre à la fin du mois. « Fruit d'une large consultation, cette structure propose un accueil de première instance », explique Mélanie Bosson, adjointe au dicastère « Carrières et société » et responsable de la formation dans la nouvelle entité, née d'un travail mené sous la Direction précédente et soutenu par l'actuelle.

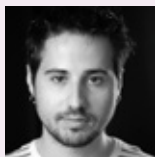
Quelle en est la mission ? Informer et soutenir les personnes constituant la relève scientifique, par son offre en conseils et formations ; coordonner et rendre visible ce que les services centraux fournissent à ce public, chacun de son

valoriser les compétences transversales qu'ils acquièrent, comme la capacité à travailler en équipe, à gérer un projet ou à communiquer par écrit et par oral », note Mélanie Bosson, elle-même docteur en sciences de l'éducation. « Nous accompagnons les chercheurs afin qu'ils réussissent à atteindre leurs objectifs de carrière, que ce soit dans le monde universitaire ou en dehors », ajoute Benjamin Rudaz, responsable du conseil au Graduate Campus et doctorant à la Faculté des géosciences et de l'environnement.

Cette proximité avec le public cible est un point fort. Ce lien va se resserrer avec l'arrivée de Verity Elston le 1^{er} juin. Anglophone, cette

COUP DE CŒUR

de David Trotta



LE HANDICAP AUTREMENT

Les avis sont souvent partagés lorsqu'un film aborde la question du handicap. Soit il tient du génie, soit certains considèrent que les critiques sont trop clémentes. La faute à l'inconvenance de dire du mal d'un long-métrage traitant d'une thématique dite difficile.



Au cœur de la discordie: le pathos. Force est de constater qu'à ce jeu **Patients** réussit une belle performance. L'histoire est simple: Benjamin plonge top à pic dans un bassin

pas assez profond. Il devient tétraplégique. Un épisode qu'il juge initialement « trop con », qu'il préfère définir comme un accident de sport. C'est en réalité ce qu'a vécu le slameur Grand Corps Malade. Dans sa première production, adaptée de l'autobiographie éponyme parue en 2012, l'artiste narre le quotidien dans un centre de rééducation. Celui qu'il a lui-même fréquenté pour recouvrer une part de mobilité.

A voir les scènes défilier, on se dit que le ton est juste. Très peu larmoyant mais poignant à la fois. La plupart du temps, c'est surtout l'humour qui domine. Tous les protagonistes font preuve de beaucoup de dérision et d'autodérision. Il faut aussi préciser que le centre semble réservé aux banlieusards, chez qui la vanne est permanente. « Tu me fais subir ça parce que je suis noir? » lance ainsi Benjamin, blanc de peau, quand son kinésithérapeute le met pour la première fois sur un fauteuil roulant. Bien sûr, le tableau dépeint aussi les coups individuels. Benjamin ne deviendra pas prof de sport. Il ne pratiquera plus non plus le basket avec ses coéquipiers. Quotidien trop difficile à accepter, Steeve tente pour sa part d'y mettre fin. Autant de parcours qui traitent en réalité non pas de drames, mais des espoirs qu'il leur faut désormais adapter.

Patients
de Grand Corps Malade et Mehdi Idrir
Mandarin production et Kallouche Cinéma

Le tac au tac de Gwenaëlle Gilliéron

Par Francine Zambano

Si vous étiez une loi?

Je serais une loi appliquée sans restrictions qui permettrait à tous les enfants de ne jamais souffrir de guerres et de violences en tous genres.

Si vous étiez un service juridique?

Celui de Carla Del Ponte, une femme que j'admire énormément.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Je serais un mélange entre Amélie Poulain et Elizabeth Bennet, l'héroïne d'*Orgueil et préjugés*.

Si vous étiez une chanson d'amour?

La vie en rose.

Petite, vous vouliez être...

... reporter de terrain, de préférence dans les pays lointains.

Votre lecture du moment?

Rien ne s'oppose à la nuit de Delphine de Vigan. J'aime beaucoup la façon dont elle traite certains sujets difficiles tels les secrets de famille. Son style d'écriture me repose.

Votre film préféré?

Parce que je l'ai vu récemment, *La grande bellezza* de Paolo Sorrentino, pour sa musique, sa couleur et cette façon de dépeindre l'univers décadent d'une frange de la société romaine. En plus, j'aime beaucoup Rome.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

Le cadre naturel. J'adore voir les moutons par exemple. C'est aussi un univers où les esprits bouillonnent, à l'abri des considérations purement économiques, et c'est très précieux.



Gwenaëlle Gilliéron, responsable du service juridique.
F. Imhof © UNIL

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Géographiquement, le côté un peu excentré, ce n'est pas toujours très pratique pour moi qui jongle entre ma vie de famille et ma vie professionnelle.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

L'électricité.

Vos hobbies?

La nature, les voyages, lire, observer les arbres de mon jardin et, surtout, partager des loisirs avec mes enfants.

Qui suis-je ?

concours



F. Imhof © UNIL

Pascale Giller de la Faculté des géosciences et de l'environnement, a reconnu **Pauline Maillard** et remporte donc le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière : PRESIDENTE - FESTIVAL - UNILIVE?

Merci d'envoyer vos suggestions à
uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e.s.

